

## « Quand les ados du Goncourt des lycéens mènent l'interview avec Gaël Faye »

par Julie Malaure, [Le Point](#), 28 octobre 2016

*Revivre le génocide rwandais, écrire pour comprendre : les ados du Goncourt des lycéens passent Gaël Faye à la question pour son roman "Petit pays".*

### Question du lycée Jules-Verne, à Cergy : " *Qu'est-ce qui vous a incité à écrire ?* "

**Gaël Faye** : J'ai commencé à écrire quelques jours avant de quitter le Burundi, à l'âge de treize ans. Il y a eu de plus en plus de combats à Bujumbura, la capitale. Depuis deux ans, on vivait dans la guerre et en tant que Blancs, expatriés, on avait l'impression que ça ne nous concernait pas, qu'on était en sécurité. Puis il y a eu une embuscade, ils ont tué des Belges et des Italiens. Alors les Blancs ont pris peur, l'école française a fermé, on a été évacués pour rentrer en France. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire. Quelques jours avant cet avion. Je ne sais pas pourquoi. Je n'aimais ni lire ni écrire ; il n'y avait pas de livres à la maison. J'ai écrit certainement parce que j'avais peur et lorsque je suis arrivé en France, parce que je ne comprenais pas la société française, je ne comprenais pas ma place, ni ce qui s'était passé, etc. J'ai continué à écrire comme ça, pour moi, pour m'expliquer les choses. Puis au lycée où j'ai rencontré un copain qui, voyant mes écrits, m'a proposé de les partager avec d'autres, à côté de l'endroit où il s'entraînait à danser. Donc je suis allé dans une MJC, et ce n'était pas un atelier d'écriture, mais de rap. Alors j'ai fait des chansons de rap. Puis des nouvelles, des pièces de théâtre. Le roman était en moi, mais ça m'impressionnait trop. Je pensais que c'était réservé à une élite, qu'il fallait avoir lu beaucoup de livres, être érudit, et que je n'avais pas accès à ça. Puis il y a quelques années pour mon album *Pili pili sur un croissant au beurre*, une editrice m'a conforté dans l'envie que j'avais d'explorer d'autres champs d'écriture. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire *Petit pays*.

### Question du lycée Gaspard-Monge, à Savigny-sur-Orge : " *Pourquoi avoir donné un caractère d'adulte à un enfant ?* "

C'est parce que j'ai raté ! Si tu ressens ça, c'est que j'ai raté ! Mon personnage, je voulais que ce soit un enfant. Évidemment c'est un enfant particulier et, d'ailleurs, il a une correspondante tout au long de l'histoire, Laure, qui habite à Orléans, et on peut voir sur les premières lettres qu'ils échangent que Laure écrit des choses bien plus enfantines que lui. Ce qui est certainement dû à l'intersection dans laquelle il se trouve. Son métissage ; sa mère est rwandaise, réfugiée au Burundi, elle pressent que la violence qu'elle a dû fuir risque de revenir. Elle porte en elle les massacres, les pogroms de Tutsi. Il y a son père, Français du Jura qui vit en Afrique pour avoir la belle vie ; le confort, les belles maisons, les domestiques. Cet équilibre lui donne ce regard particulier, que tu traduis peut-être en caractère d'adulte mais qui pour moi est un point de vue singulier par rapport à l'enfant lambda qu'il aurait pu être.

### Question du lycée Rotrou, à Dreux : " *Comment est-ce que l'on décide d'écrire d'un roman autobiographique ?* "

Eh bien, il ne l'est pas. Ce que je partage avec Gabriel, ce sont des origines. Une maman rwandaise, un père français, une vie au Burundi et la situation historique et politique qu'il va traverser. Le coup d'État, la guerre durant deux ans, l'exil ensuite. Ce que Gabriel a que je n'ai pas, c'est ce regard, cette conscience sur les événements qui se déroulent, cette interrogation, cette curiosité que je n'ai pas eue et qui m'a posé problème après coup. Parce qu'une fois arrivé en France, il a fallu que je fasse quelque chose avec ce que j'avais traversé sans comprendre. Finalement, Gabriel, c'est celui que j'aurais voulu être au même âge.

### Question du lycée Paul-Valéry, à Paris : " *Lorsque vous réfléchissiez à ce livre, est-ce que ça ne vous a pas fait trop mal de retracer l'histoire du génocide ?* "

Ce livre a été facile pour moi à écrire parce qu'avant lui, j'ai écrit un album autobiographique, [Pili pili sur un croissant au beurre](#), dans lequel chaque morceau est une partie de moi-même. Donc j'avais déjà fait ce travail de me délester. Et quand j'ai attaqué le roman, je l'ai fait par un univers et des personnages inventés, justement parce que je m'étais déjà débarrassé de cette histoire.

### Question du lycée Porte de Normandie, à Verneuil-sur-Avre : " *Quel message voulez-vous adresser au lecteur ?* "

S'il y avait un message, ce serait d'abord d'être vigilant et conscient du monde dans lequel on vit parce que Gabriel essaie de faire comme si la violence autour de lui n'existait pas, ce qui le plonge dans une impasse, un piège, parce qu'il va vouloir s'enfermer dans le discours "nous sommes des petits enfants", puis lorsque la violence entre quand même dans son impasse, alors il s'enferme dans les livres, ce que j'appelle "le bunker de l'imagination". Ensuite il y a la question de prendre parti ou de rester neutre. Sachant que rester neutre, c'est déjà prendre parti. C'est aussi la contradiction, le piège dans lequel Gabriel va se trouver. On peut, dans un monde en paix, ignorer tout ça, mais lorsque la guerre est là, on nous colle une identité et on est forcément d'un camp. Et là, on ne peut plus l'avoir, ce petit confort qui revient à dire que cela ne nous concerne pas. On est forcément face à soi.